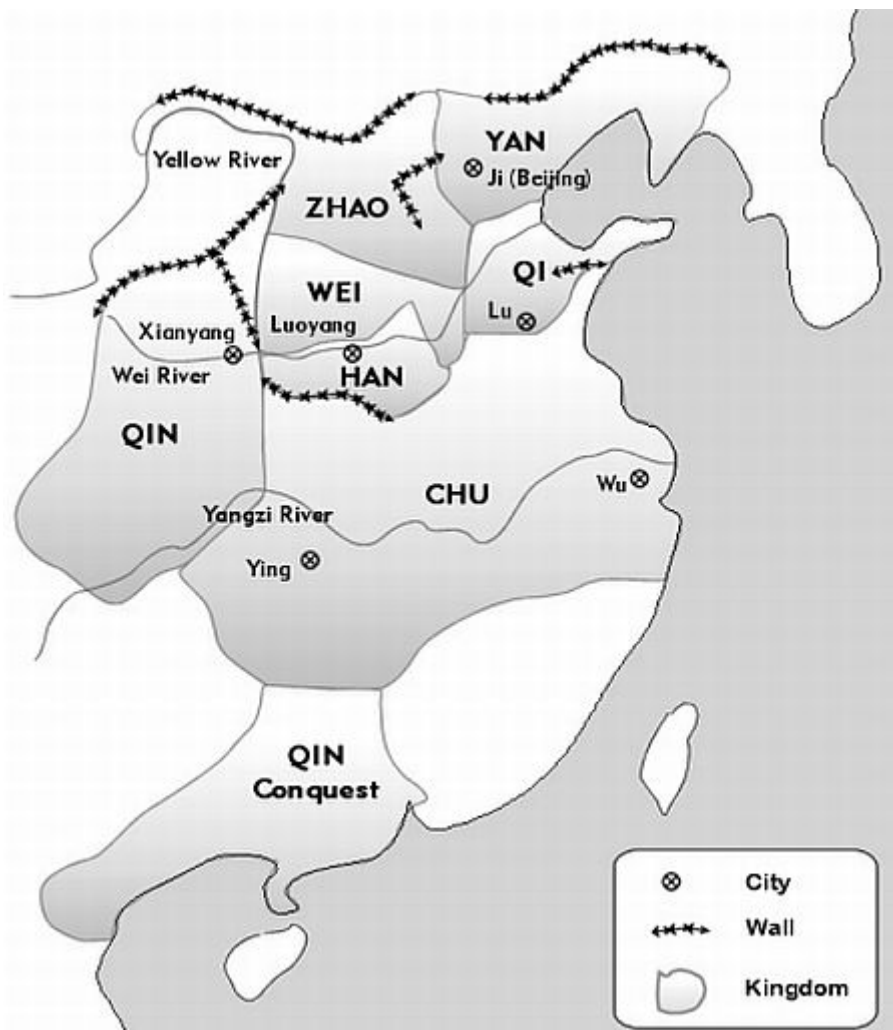


121 : La géographie souhaitable de la pensée chinoise

30 mai 2010

Beaucoup de bons esprits dans le monde des lettrés de notre siècle, suivant en cela les plus excellents des siècles précédents, prennent la culture chinoise (en fait la culture du « peuple » Han) comme un bloc, la civilisation des Han pour un roc et se font de sa pensée une représentation théâtrale dans laquelle on ne distingue ni cour ni jardin, ni fond ni avant-scène, ni cintres ni coulisses. Cette civilisation est souvent située dans une sorte de lieu indistinct, l'espace « chinois », bien que souvent aussi l'on sache que tel penseur vivait à **Wei**, tel autre à **Lu**, tel encore à **Wu** ou **Shan**, et, du temps des « royaumes combattants », à **Chu**, **Han**, **Qi**, **Qin**, **Wei**, **Yan** et **Zhao**.



Carte des Royaumes Combattants et premiers tronçons de la Grande Muraille

Source : <http://www.sacu.org/>

Chu (楚) était un État de la période des **Printemps et Automnes** (-722 à -481) et de celle des **Royaumes combattants** (-481 à -221). Établi sur le fleuve **Yangzi**, il s'était formé dans l'antiquité par l'expansion des **Han** vers le sud aux dépens du territoire des **Miao** - une ethnie « barbare », dit-on, appelée **Hmong** au nord-Vietnam et au Laos, pas un peuple, n'est-ce pas... - vivant selon des principes et des croyances très anciens, que le peuple Han s'est partiellement approprié et dont il a métissé ses propres rites. Chu est considéré dans la tradition comme semi-barbare. La moitié du recueil classique des *Chants de Chu* (*Chu ci*) en

provient. Il faudrait en faire une analyse géographique précise pour comprendre ce qui le différencie des autres tout autant que ce qui autorise à le considérer comme semblable aux autres.

Il en est de même pour les autres États (sans compter les plus petits, comme **Chen**, satellite de Chu puis avalé par lui). Un autre État avalé par Chu en 249 avant notre ère fut **Lu**, dont la capitale était Qufu, lieu de naissance de Confucius (-551 à -479). Deux livres classiques, eux aussi fondateurs de la culture chinoise ultérieure, y furent écrits : les *Annales des Printemps et des Automnes*, chronique de Lu, et le *Zuo Zhuan* ou *Annales de Zuo*, un commentaire des *Annales des Printemps et des Automnes*.

Un mot sur **Qi**, fondé vers 1046 avant notre ère, autour de **Linzi** (aujourd'hui **Zibo** au **Shandong**), qui vainquit **Chu**, pourtant plus puissant en apparence, mais fut conquis en - 221 par **Qin**, l'État unificateur de la Chine qui donna naissance au premier Empereur, celui qui entoura sa tombe d'une armée d'argile cuite. Qin était aussi, à l'origine, un État semi-barbare, descendant de la tribu non-chinoise des **Rong**, venant des steppes et entouré d'États « purement » chinois, qu'il absorba. On pourrait passer tous les autres États en revue, le même modèle peut leur être appliqué.

Que veut-on dire par là ? Que la civilisation chinoise, dès les origines, est composite et qu'il faudrait fourrer des nez pointus dans ce magma pour percevoir la composition des effluves résiduels. Que l'idée qu'a voulu promouvoir l'Empire tout au long des deux derniers millénaires est la fabrication insidieuse d'une « unité » de façade et le produit d'une propagande insistante. Un rabotage des particularismes, en quelque sorte. Que les peuples et les territoires, dès qu'ils sont analysés avec une certaine finesse, laissent apparaître des subtilités dans les comportements et la mémoire qui peuvent se révéler en telle ou telle situation actuelle d'une importance non négligeable, même après des siècles de piétinement. Qu'il n'y a pas de raison suffisante pour dire que tous les Chinois sont façonnés à l'identique par la culture des Han, alors même que les peuples partagés entre l'État chinois et les États qui furent ou sont encore périphériques ont souvent plus de traits communs entre leurs parties que de ressemblances avec les Han. Que ce n'est pas parce qu'il a été décidé, par un État puissamment centralisateur, qu'un milliard et deux cents millions d'individus constituaient un seul bloc qu'il faut le croire, alors que lui-même a été contraint de s'ingénier à regrouper en 54 « ethnies » différentes les « peuples peu nombreux » (*shaoshu minzu*) qui, mis ensemble, comptent pour cent millions d'individus et résident sur le territoire que cet État occupe aujourd'hui. Qu'enfin, ce n'est pas parce que quelques géographes ont décidé qu'il fallait s'occuper de décrire le monde à grosses mailles, sous le prétexte que l'on pouvait tenter d'en extraire des régularités, que le travail aux autres échelles doit demeurer subordonné.

Ou alors, que l'on cesse de gloser sans fin, ici et là, sur les écrivains et les penseurs régionalistes, sur la part de la Brède dans Montesquieu, et que l'on cesse d'osciller, dans la recherche fine de la pensée des penseurs qui se trouvent depuis peu réunis dans une Italie qui n'existe comme telle que depuis peu, les traces de lombardisme, de florentinisme, de vénétianisme et autres ancrages dans le régionalisme.

Or, pour un géographe, il « faut » que la « pensée chinoise » soit étroitement liée aux lieux qui la produisent et à la société dont elle est issue, sous peine de perdre toute crédibilité. Comment établir des règles scientifiques d'étude des paysages si l'on soutient que, quels qu'ils soient, ils répètent partout de semblables résultats ? Dira-t-on que, ces lieux se ressemblant trop, ils ne pouvaient guère produire de différences et que celles que l'on relève ne sont que des bulles s'échappant d'un savon ? Peut-on soutenir que les règles de base de la

culture chinoise sont si fortement cadencées que nul penseur ne peut surgir dans un environnement autre que celui de la *doxa* et que chacun, spontanément, pense comme les compilateurs de traités rangés dans la bibliothèque impériale ?

On commencera par quelques auteurs peu connus et par quelques attitudes philosophiques décriées. Il s'agit de l'exploration d'un monde foisonnant bien trop ignoré. Les spécialistes n'ont pas manqué pourtant de les faire émerger. Des centaines de livres et d'articles leur ont été consacrés, époustouflants d'érudition. Et néanmoins... Car, si les noms de maître **Kong** (Kong Fuzi, le Confucius latinisé des jésuites) ou de **Lao Zi** (Laotseu), peut-être aussi **Zhuang Zi** (Tchouangtseu) sont connus du public, nombreux seraient ceux qui se trouveraient embarrassés de définir en quelques mots ce qui les sépare. Il est vrai qu'il en serait probablement de même pour Platon et Aristote, bien que l'on ait fait tinter leurs noms à nos oreilles depuis notre âge de raison et que certains de nos maîtres prétendent que l'on en sait bien assez des doctrines lorsqu'on sait les qualifier d'un -isme adéquat.

Lie Zi (4^e siècle avant notre ère) et son « complice » **Yang Zi** (quand on écrit ce Zi là, on veut dire Maître, titre réservé aux penseurs et aux philosophes, attitude qui décrit une civilisation aussi bien que le fait qu'ailleurs ce même mot soit obséquieusement attribué aux avocats et aux notaires) sont définis dans notre langue par sept attributs : déterminisme, fatalisme, naturisme, épicurisme, scepticisme, égoïsme, pessimisme. Le fait que l'on puisse user de mots empruntés à la philosophie occidentale pour qualifier la pensée « chinoise » ne disqualifie ni l'une ni l'autre. Il signifie simplement que les attitudes face à la vie adoptées par les hommes sont communes à l'esprit humain, au-delà des colorations ethno-religieuses et que, pour se faire comprendre en français, mieux vaut utiliser des équivalents français. Certains sont libres d'ajouter à l'étrangeté des pensées spécifiques, transmises génétiquement par une culture, des discours qui inventent une altérité radicale entre les humains.

Yang Zi, nommé aussi **Yang Zhu**, vivait à Wei, on ne sait précisément quand (7^e - 6^e siècles avant notre ère, ou bien plutôt entre - 440 et - 380). Cela a-t-il de l'importance ? Pour nous, oui, qui voulons absolument qualifier les humains, dès le passeport, par la date et le lieu de naissance. Pour Yang, aucune. Son indifférence aux autres est telle que non seulement il n'a jamais engagé de polémique avec les penseurs vigoureux de son temps, mais qu'en plus il prétendait que rien ne le détournerait de son refus d'agir en faveur des autres - ou en leur défaveur. La mort étant et demeurant le sens réel et objectif de toute vie, c'est à sa seule vie qu'il faut penser tant qu'on en dispose.

Égotiste revendiqué, individualiste, hédoniste, trois nouvelles qualifications par ses rivaux sont à joindre aux sept qui précèdent. Normal. Yang Zhu est l'un des esprits les plus originaux de son temps. Des penseurs de sa stature manquent à la nôtre, qui fourmille d'intellectuels « concernés » désireux de paraître « humanitaires » pour accéder, grâce à un discours politiquement correct, au rang d'intellectuel médiatique, forme post-moderne du héros soviétique. Un obstacle cependant a gêné dès les origines les penseurs qui se sont intéressés à lui : il ne subsiste rien de ses écrits, seulement des fragments recueillis dans une œuvre tardive, le chapitre VII du *Lie Zi*, compilation taoïste qui n'a vu le jour qu'aux environs de l'an 300 de notre ère. Ces incertitudes sur l'enseignement de ce maître ont conduit par exemple l'historien moderne de la philosophie chinoise, Feng Youlan, à contester l'authenticité de ces fragments au même titre que l'ensemble du *Lie Zi*. D'autres penseurs, dès l'Antiquité, n'ont pas manqué, en sens inverse, de noter que de nombreux passages reprennent des morceaux de textes anciens connus par ailleurs et que, par conséquent, Yang Zhu est en réalité un auteur dont les textes ont été victimes de ses adversaires : détruits, martelés,

« taboués » en quelque sorte. À dire vrai, selon B. Grynepas, son meilleur lecteur, le chapitre VII n'a rien à faire dans le *Lie Zi* : Yang Zhu n'est pas un vrai taoïste, même si certains pensent qu'il aurait pu approcher de son vivant Lao Zi. Il n'y a rien de « transcendantal », « pas l'ombre même d'un sentiment religieux » dans sa pensée. Voici que l'on pourrait l'accuser d'athéisme ; comme, en outre, il refuse tout embrigadement, voilà que l'on n'a pas manqué quelquefois de lui attribuer un anarchisme vigoureux. Encore deux - ismes de plus.

Dès l'Antiquité et même de son vivant, Yang Zhu a été fortement critiqué par **Meng Zi** (le Mencius des jésuites), son adversaire principal et acharné. Celui-ci s'occupait surtout de politique et de **morale**, discutait les devoirs réciproques du prince et du sujet, du père et du fils, du mari et de la femme, du frère et de la sœur. Mais - personne n'est parfait - il ignorait totalement la **métaphysique**, la **logique**, la **psychologie**, l'enquête sur la liberté de l'humain et se moquait complètement de l'**origine** du mal. Pire, son matérialisme l'empêchait d'envisager pour l'homme une destinée future, au-delà de la mort. Les jésuites, dont nous héritons beaucoup trop de notre savoir, parce qu'il s'agit d'une armée qui a souvent biaisé les textes qu'elle a fait connaître, ne l'appréciaient pas. Son école pourtant égala en importance celle de Confucius et de **Mo Zi** (Mozi, le Mocius des jésuites, - 479 à - 381). Ce dernier prônait à l'inverse un altruisme extrême aboutissant à l'amour universel, à la fois opposé à Mencius et à Confucius. Quelles controverses ! Sans parler de Yang Zhu, dont la doctrine se situait aux antipodes des autres doctrines !

Or, toutes ces écoles foisonnaient au moment même où - hasard ou nécessité, Cassandre en parlera une autre fois - le territoire chinois était déchiré par des luttes fratricides, des exterminations, épidémies, inondations, invasions, famines, auxquelles se livraient sans la moindre facétie les armées de mieux en mieux équipées de principautés en grand nombre (une sorte d'Allemagne au moment de la guerre de Trente ans...). Les doctrines en conflit se disputaient les esprits, certes ! Mais elles se battaient au moins tout autant pour exercer sur des espaces variables des influences parfois exclusives. De ces combats, nous ne savons que très peu de choses. Des territoires concernés, encore moins. Cela ne saurait que déplaire aux géographes.

Aujourd'hui, ce que l'on retient (ou découvre) chez Yang Zhu, c'est l'existence dès les origines d'une pensée radicalement opposée à tous les confuciano-christiano-bouddhismes, opposée à « l'apologie de la solidarité, de sa nécessité pour assurer la vie et la perpétuation de tout groupement social ». La présence d'un penseur qui recommande la tension vers l'individualisme, l'affirmation de la personnalité dans une vie autonome et de plus en plus affranchie, en lutte contre toute entrave externe, de manière à rejoindre ainsi tout ce qui, dans la nature, caractérise l'évolution, doit être considérée avec attention. Elle brise le monolithisme que tendent depuis toujours à imposer les confucéens et que tentent de nos jours de raviver tous les politiquement corrects de l'humanitaire généralisé, se gardant bien de n'être pas mis eux-mêmes dans la condition d'avoir à recevoir l'aide qu'ils se plaisent à dispenser.

De ce fait, Yang Zhu est souvent qualifié d'anarchiste, à la fois par les confucéens et par les jésuites, ses premiers traducteurs qui, sur le fond, s'accommodent fort bien du confucianisme. En réalité, il ne s'agit pas d'anarchisme au sens courant en France aujourd'hui, mais au sens étymologique d'une attitude qui nie la prééminence de toute loi extérieure à l'être, de tout précepte dont le principe n'émane pas de chacun de nous. Yang Zhu se dit « sans commandement », ce que l'on peut traduire par « ni dieu ni maître » mais va en fait beaucoup plus loin. En effet, ce rejet de toute soumission n'est pas une forme de « liberté » du

dérèglement. Cela ne l'empêche pas d'ordonner sa vie selon quelques préceptes, présentés comme des injonctions : « Vis ta vie ! Vis selon ton instinct ! Laisse ton corps évoluer en suivant la nature ! Sois toi-même ! ». Les mêmes qui accusent Yang Zhu d'anarchisme le chargent évidemment du « péché » d'amoralisme et, arguant du fait qu'il existerait de « bons » et de « mauvais » instincts, d'inconsistance dans la direction d'une vie.

Il semble bien au contraire que Yang Zhu, bien avant tous les autres qui, comme lui, ont été maltraités parce qu'ils portaient de l'affirmation que l'âme humaine est neutre dans sa nature profonde, à condition qu'on la laisse vivre en harmonie avec une nature vouée à l'épanouissement, soit victime de sa propre conviction que l'on ne peut qu'avec dommage s'en remettre aux autres. Comment le cosmos pourrait-il être mauvais ? Il est indifférent. « Connais-toi toi-même » et « sois toi-même » ne veut pas dire tout se permettre sans tenir compte de rien. Cela exige une sincérité complète quant à ses propres défauts, afin d'être lucide et de demeurer son propre maître, avec ses propres règles. L'affirmation « je vis ma vie intégralement et je vais où mon cœur me mène » est fondée pour une part sur la brièveté de l'existence et, pour une autre, sur l'absence tangible de vie *post-mortem* ; dans les deux cas, sur l'idée que la vie est profondément transitoire. Yang Zhu est formel : « demain sera poussière et pourriture », il ne restera rien de l'individu, sinon un souvenir vague, au mieux un mot de louange ou de blâme dont chacun n'aura que faire.

En cela, Yang Zhu rejoint l'attitude générale du lettré chinois, rationaliste par tempérament, bien que les classes « inférieures » de la population et les monastères qui sont censés leur enseigner la Loi, fassent volontiers référence à un Paradis et à un Enfer. Yang Zhu est par ailleurs un adepte sans nuance de la causalité. Il est totalement déterministe. Pas question pour lui de composer avec un bon vouloir divin, un libre arbitre. Seul le raisonnement impeccable de la déduction trouve grâce à ses yeux. Ses enchaînements sont redoutables et, aujourd'hui encore, pourraient être médités. Voici l'un d'eux, en résumé :

« Ce qui est ne peut pas ne pas être. Constitué de molécules, l'assemblage dont nous sommes faits en tire son essence et ces molécules en interaction se manifestent par nos instincts. Aussi contradictoires soient-elles, toutes ces manifestations concourent à l'harmonie et à la **beauté** de l'ordre universel. Le monde terrestre, aussi bien que le Cosmos, n'a que faire des moralistes, des réformateurs, des obstacles opposés à ses manifestations spontanées. Le Monde est, sinon parfait, du moins hors d'atteinte de l'action humaine. La Nature doit être laissée en paix. C'est l'homme qui, n'acceptant ni la Nature telle qu'elle est, ni sa propre nature telle qu'elle est, et voulant donc transformer l'une et l'autre, crée le chaos, alors que les mouvements divers auxquels nous porte notre instinct sont déjà coordonnés dans l'ordre universel, sans être pour autant déjà « écrits » dans le détail. Quant à cet univers infini qui environne l'être humain et dont il croit être le centre, il disparaîtra avec la conscience que ce dernier en a, découvrant que le Cosmos n'a nul besoin de l'Homme pour exister et que c'est seulement le monde d'illusions créé par l'Homme qui se dissoudra avec lui ».

Aucun texte de Yang Zhu n'a subsisté qui nous informe de sa conception de la vie pratique. Ses principes suggèrent cependant que, dans la vie quotidienne, au lieu d'osciller entre les manières burlesque ou tragique dont nous menons notre vie individuelle et la manière chaotique dont nous gérons les rapports sociaux, il existe un autre mode de conduite plus satisfaisant et plus fertile en joie : vivre par nous et pour nous tout ce que nous serons capables de saisir à pleins bras, d'apprendre et de retenir, sans jamais rien voler aux autres et en les laissant parfaitement libres de gérer à leur guise leur propre vie. Il n'est pas certain que cette voie conduise à l'égoïsme. On pourrait même professer le contraire, mais cela nous

entraînerait loin. L'attitude de Yang Zhu possède en outre un énorme avantage : elle a probablement épargné à ceux qui ont eu à la connaître de se débattre dans l'hypocrisie des sentiments. On voudrait même aller jusqu'à dire que l'on pourrait la qualifier, ce que quelques esprits mal informés affubleront du mot paradoxe, d'une parfaite *selflessness*.

Cassandre

Pour les hésitants : *selflessness* est un compliment immense et neutre. Il signifie, selon le Harrap's, soit désintéressement, soit générosité. On est loin des qualificatifs du début. Certaines traductions sont, d'évidence, idéologiquement biaisées quand elles donnent comme résultat : abnégation (trad Google), dévouement, abnégation (Collins), altruisme (Larousse), ou bien pire : oubli de soi, priorité à autrui. Elles reflètent toutes, plus ou moins, l'idéologie poisseuse d'une « société du *care* », cette société dite du « bien-être » dans laquelle de bonnes âmes (sic) veulent nous engluier.